
LA PRÉFACE DE L'ÉVANGÉLIAIRE VIEUX-SLAVE

Author(s): ANDRÉ VAILLANT

Source: *Revue des études slaves*, 1948, Vol. 24, No. 1/4 (1948), pp. 5-20

Published by: Institut d'études slaves

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/43269058>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue des études slaves*

JSTOR

LA PRÉFACE
DE
L'ÉVANGÉLIAIRE VIEUX-SLAVE,
PAR
ANDRÉ VAILLANT.

On a conservé, en très mauvais état, un feuillet d'un texte curieux, qu'on appelle le *Feuillet macédonien* ou de *Hilferding*. Il a été édité par Sreznevskij en 1863 et 1868, puis par H'inskij : Македонскій листокъ, Спб., 1906, dans les Памятники старославянскаго языка de l'Académie des Sciences de Russie, tome I, fasc. 5. C'est le débris d'un manuscrit ancien, mais postérieur au vieux slave, du XII^e siècle vraisemblablement; les graphies comme вѣрхъ l. 4, зѣвѣзда l. 8^v, les formes de 1^{re} personne du pluriel de l'aoriste comme быхъмъ l. 16, indiquent une rédaction moyen-bulgare : cf., dans le Psautier de Bologne, слышахъмъ . . . видѣхъмъ Ps. XLVII, 9, оуслышахъм' Ps. XLIII, 2, etc.

Une particularité de ce texte est qu'il présente un passage commun avec la préface de la traduction de Jean Damascène par Jean l'Exarque⁽¹⁾. Le fait a été reconnu aussitôt par Sreznevskij, mais le prestige de Jean l'Exarque est si grand depuis sa révélation par Kalajdovič, la date de son œuvre, 915 environ, est si reculée, que ni Sreznevskij, ni Jagić, ni les commentateurs postérieurs n'ont hésité à déclarer que l'auteur du *Feuillet macédonien* l'avait utilisé. Une étude attentive du texte montre que c'est une erreur : c'est Jean l'Exarque qui l'a copié, et nous avons affaire à un document des tout premiers temps de la littérature vieux-slave.

Il n'est pas commode à déchiffrer : le feuillet de parchemin est déchiré et froissé, il n'y a pas une ligne que l'on lise en entier, et

(1) Reproduite par Jagić, Рассуждения южнославянской и русской старины о церковно-славянском языке, dans les Исследования по русскому языку, I, pp. 320-324.

Revue des Études slaves, t. XXIV, 1948, fasc. 1-4.

de certaines il ne reste plus que quelques lettres plus ou moins sûres. Mais il y a des passages suffisamment clairs par eux-mêmes, et d'autres se laissent rétablir, soit parce qu'ils représentent des citations, soit parce qu'ils figurent chez Jean l'Exarque sous une forme tantôt identique, tantôt un peu différente. Pour le reste, on ne peut qu'essayer de deviner le texte d'après les débris de phrases ou de mots qu'ont pu lire Sreznevskij et H'inskij. Leur lecture n'est pas toujours sûre, et ils l'indiquent eux-mêmes, mais nous devons l'admettre là où nous n'avons pas des raisons solides de la modifier. Les photographies qui accompagnent l'édition d'H'inskij ne sont d'aucun secours : déjà H'inskij, sur le manuscrit, ne pouvait plus distinguer quelques lettres que Sreznevskij avait reconnues. Pour la reconstitution du texte, nous ne pouvons pas nous fier complètement aux indications d'H'inskij relatives à l'étendue des lacunes : en fin de ligne en particulier, il marque une lettre manquante là où nous sommes certains, comme nous allons le voir, qu'il en manque trois ou quatre. Mais nous sommes guidés par le nombre des lettres à la ligne, de 40 à 44, d'après les lignes dont le rétablissement est sûr.

Les cinq premières lignes se présentent dans un état presque désespéré. On y reconnaît quelques mots, mais sans apercevoir clairement la suite des idées. Nous pouvons imaginer, mais c'est conjectural :

2 <заповѣди за то сътъ <члобѣко>мъ прѣ
 <даны >же сьнабѣдѣвъше безъ крилоу възле
 <тѣти пон>еже⁽¹⁾ и върхъ⁽²⁾ нашешъ пѣти възиде хъ
 5 сѣаѣтъ се е ѿ ангелии.

⁽¹⁾ H'inskij (ΛΕ)ЖЕ ou (Λ)ЖЕ. — ⁽²⁾ Adverbe ? Mais le vieux slave ne paraît connaître que *вѣрхъ*, avec ou sans mouvement.

. . . Des commandements ont été pour cela transmis (aux hommes?) . . . en les observant (ils peuvent ?) voler sans ailes . . . depuis que (?) le Christ s'est élevé au-dessus (?) de notre chair . . . (en nous remettant ?) ce saint Évangile.

Comme on voit aussitôt après qu'il s'agit de l'interprétation de l'Évangile en des langues étrangères, le texte doit viser la prescription du Christ, Marc, XVI, 15 : « Annoncez l'Évangile à toute la création », qui précède immédiatement l'Ascension et qui a été suivie du don des langues, et les instructions de saint Paul, I Cor.,

XIV, dont deux versets sont cités plus loin. Les Évangiles sont des livres inspirés, leurs traducteurs les interprètent « sans les ailes » de l'inspiration, mais ils y sont autorisés.

On lit ensuite plus clairement, grâce en partie à une citation de Cyrille d'Alexandrie :

5 И ЕЖЕ СМТЬ ПО
 {ЛОЖИЛИ}. МЛЖИ СКАЗАНИЕ. АШТЕ И НЕПРАВОБЪР
 {ЬНО. П}АКАЗАНИЕ СЪ НИМИ ТО ОБАЧЕ ДОБРЪ СМТЬ
 ИЖЕ ⁽¹⁾ ИСТЬ НЕ ОТЬМЕТАТИ СКАЗАНИЕЪ ИХЪ
 {КЪРИ}ЛЬ АЛЕΞΑΝΔΡΥСКЪ ЕΥΛΟΓΙΟΥ ПО
 10 {ПОУ} ⁽²⁾ НЕ ВЪСЕ ЕЛИКО ГЛАГОЛАТЪ ВЪ ВЪЛОВЪРЬНИИ ОТЬБЪГАТИ ИС
 {ТЬ ЛЪПО И ОТЬМЕТАТИ. МЪНОГ}О {Б}О ⁽³⁾ ИСПОВЪДААТЪ. ЪКОЖЕ
 {И МЫ ИСПОВЪДАЕМЪ}.

⁽¹⁾ Lire (ТЪМ)ЖЕ ? — ⁽²⁾ Cyrille d'Alexandrie, *Lettre au prêtre Euloge* (Migne, LXXVII, col. 225) : Ὅτι οὐ πάντα ὅσα λέγουσιν οἱ αἵρετικοὶ Φεύγειν καὶ παραιτεῖσθαι χρὴ· πολλὰ γὰρ ὁμολογοῦσιν ὧν καὶ ἡμεῖς ὁμολογοῦμεν. — ⁽³⁾ Il'inskij OE(0).

Et l'interprétation que des hommes . . . ont (donnée), même si l'enseignement n'(est) pas orthodoxe avec eux, pourtant ils ont bien (interprété, et ainsi ?) il ne faut pas rejeter leur interprétation, (comme le dit) Cyrille d'Alexandrie au prêtre Euloge : « Tout ce que disent les hérétiques n'est pas à fuir et à rejeter, car ils confessent beaucoup de ce que nous-mêmes confessons ».

Ce passage est curieux : l'auteur ne se contente pas de justifier les traductions de l'Évangile, faites par des hommes qui ne sont pas portés par « les ailes » de l'inspiration, mais il déclare que même les traductions des hérétiques ne sont pas à rejeter. Il répond donc à une objection possible : ne sont-ce pas surtout les chrétiens séparés de l'Église orthodoxe qui usent de ces traductions ? La phrase de Cyrille d'Alexandrie, qui est souvent citée (Fabricius, dans Migne, LXXVIII, col. 71), vise expressément les Nestoriens, et ils utilisaient la version syriaque de l'*Harmonie des Évangiles* (*Diatessaron*) de l'hérétique Tatien ; ce qui n'a pas empêché l'œuvre de Tatien d'être estimée chez les orthodoxes, et même traduite en allemand au IX^e siècle.

Dans la suite, après quelques lignes mutilées et de restitution conjecturale, on en lit plusieurs presque sans lacunes, et d'autres qui se laissent compléter assez sûrement :

12 {ЪКОЖЕ} ГЛАГОЛАХЪ МОЛЪ. ДА ПОЧИТА
 {АИ.} И ТЪХЪ МЛЖЪ ВЪСЪХЪ СКАЗАНИ

15 {Ъ НЕ ПОНОСИТЬ МЪНѢ НЕΟΥЧ)ЕНОУОУМОУ И ГРѢБОУОУМОУ АШ
 {ТЕ. ІЕСТЬ СЛО)ВО НЕИСТОВОІЕ ПОЛОЖЕНО ЕЛИКО
 {БО МОГОХЪМЪ. ПОД)ЪВЪИЗАХЪМЪ СЯ ДА БЫХЪМЪ ИСТО
 {ВОІЕ) (1) ПОЛОЖИЛИ. (Е)УАНГЕЛИИ БОЖШТЕ СЯ ПРИЛОЖИТИ
 (2) ДА АИШТЕ И ХОУДѢ СЯ КЪДЕ ОБРАШТЕТЬ ПРИЛОЖЕНО
 {НѢЧ)ТО (3) ТО ДА РАЗОУМѢИЕТЬ ЧЪТѢ. И (4) АКОЖЕ ПО НОУЖДИ ТО
 20 {ІЕС)ТЬ СЪТВОРИЛО (5) А НЕ ДЪРЗОСТИѢ НИ СЪМѢНИЕМЪ. НЕ БО
 {НИ)КТОЖЕ ТОЛѢ ДЪРЗЪ ІЕСТЬ И ЗАБЫЛЪ СЯ АКОЖЕ ДЪРЗНОУ
 {ТИ) ПРИЛАГАТИ ИЛИ ОУЧИМАТИ СЛОВО. И (МШ)У (6)
 {СИ ІЕСТЬ) ТОМОУ ОУЧИТЕЛѢ (НЪ СЛОВОСА НЕ) ЛѢН(Ъ) ТѢМИ (7) СЪ
 {ТЬ) ГЛАГОЛИ ПОЛАГАН(А) (8) ИСТОВЪИМИ. НЕ БО СЪТЪ НИ НА ПОТРѢ
 25 {БѢ) ГЛАГОЛИ ТИ И СЛОВОСА. НЪ РАЗОУМЪ ІЕГО ДА ТѢМЪ ИЖДЕ СЯ
 {СЪЛОУ)ЧИ ГРЪЧЬСКИ И СЛОВѢНСКИ СТРОИИѢ ТѢМЖДЕ ГЛА
 {ГОЛЪМЪ СЛОВО) ПОЛОЖИХЪМЪ. ИЖДЕ ЛИ ИЛИ ДЪЛЪЖАЕ СЛО
 {ВО БЪ ИЛИ) ПОГОУБѢА РАЗОУМЪ. ТО РАЗОУМА СЯ НЕ ОТЪПОУШ
 {ТАЛШТЕ ИИѢМЪ) ГЛАГОЛЪМЪ ПОЛОЖИХЪМЪ ІЕ.

(1) H'inskij .(BO), d'après Sreznevskij, mais il lit plutôt ж (c'est-à-dire OИ). —

(2) H'inskij .(И), très douteux, précédé peut-être de з ou ρ : on attend (ЧТО).

ДА. — (3) H'inskij .КТО. — (4) Faute du manuscrit pour ЧЪТѢИ (Diels, *Altkirchen-*
slavische Grammatik, II, p. 56). — (5) Correctement ТО (СА ІЕС)ТЬ СЪТВОРИЛО,

mais sans doute faute du manuscrit pour ТО ІЕСТЬ СЪТВОРЕНО. — (6) H'inskij
 (И) . . . ЕУ, ou (ИЖЕ)ЕУ : il s'agit de Moïse, ce qui précède se référant à Deutér.,
 IV, 2 (et XII, 12, XIII, 1) οὐ προσθήσετε πρὸς τὸ ῥῆμα ὃ ἐγὼ ἐντέλλομαι ὑμῖν, καὶ
 οὐκ ἀφελεῖτε ἀπ' αὐτοῦ. — (7) H'inskij . . . (ОГО) . . (ЛѢН). (ТѢ)МИ. — (8) H'inskij
 ПОЛА(ГАНЪ).

(Comme) je l'ai dit, je prie que le lecteur, . . . (considérant) aussi les interprétations de tous ces hommes, (ne me fasse pas grief, à moi qui suis) ignorant et grossier, si . . . le (terme) exact n'a pas été rendu. (Car) autant que (nous l'avons pu . . .) nous nous sommes efforcés de mettre le (terme) exact, craignant d'ajouter (quelque chose . . .) à l'Évangile; et si (quelque chose), si peu que ce soit, se trouve ajouté quelque part, que le lecteur sache que cela a été fait par nécessité et non par témérité ou par hardiesse. Car personne n'est assez téméraire et ne s'est oublié au point d'oser ajouter ou enlever un mot . . . et c'est (Moïse) qui nous l'enseigne. (Mais les paroles n'ont pas) été paresseusement rendues par les mots eux-mêmes (αὐτοῖς τοῖς ῥήμασι) exactement; car nous n'avons pas besoin des mots eux-mêmes et des paroles, mais du sens de (l'Évangile). Et c'est pourqu岸, là où cela s'est rencontré (être) d'accord en grec et en slave, nous avons rendu (l'expression) par le même mot; mais là où l'expression (était) plus longue (ou) faisait perdre le sens, alors, sans lâcher le sens, nous l'avons rendue par (un autre) mot.

A partir de la ligne 29 du recto, et jusqu'à la ligne 22 du verso, nous trouvons le passage qui est commun au *Feuillet macédonien*

et à Jean l'Exarque, et la comparaison des deux textes permet une restitution de celui du Feuillet, qui est fortement mutilé; restitution sûre pour la suite des idées, plus douteuse dans le détail, parce que les deux textes diffèrent sensiblement, pour une raison que nous verrons.

- НЕ БО РАВЪ
- 30 <НЪ СЯ> МОЖЕТЬ ПРИСНО ПОЛАГАТИ ЕЛИНСКЪ АЗЫКЪ ВЪ ИНЪ
 1⁷ ПРѢ<ЛАГАЕМЪ. И ВЪСЪКОМОУ АЗЫКОУ ПРѢЛАГАЕМОУ СЪЛОУ>
 ЧА<ИЕТЬ СЯ⁽¹⁾> И МЪНОГА<ШЪДИ ИЖЕ ГЛАГОЛЬ ВЪ
 ИНОМЪ АЗЫЦЪ КРАСЬНЪ⁽²⁾ ТО ВЪ ДРОУЗЪМЪ НЕ
 СЫ⁽³⁾. И ИЖЕ ВЪ ДРОУЗЪМЪ ГЪРДЪ. ТО ВЪ <ИНОМЪ НЕ СЫ⁽⁴⁾. ИЖЕ>
 5 ВЪ ИНОМЪ ГЛАВЪНЪ ТО ВЪ ДРОУЗЪМЪ НЕ СЫ⁽⁵⁾. И ЕЖЕ ИМА МЪЖЪС
 КО ТО ВЪ ИНОУМЪ⁽⁶⁾ АЗЫЦЪ ЖЕНЬСКО<. ЪКОЖЕ ГРЪЧЬСКИ МЪ
 ЖЬСКО ИМА ПОТАМОС АСТИРЬ А СЛОВЪ<НЬСКИ ЖЕНЬСКО. РЪ
 КА ЗЪБЪЗДА⁽⁷⁾. И ПАКЪ ТО ГРЪЧЬСКИ <. ЖЕНЬСКА
 ИМЕНА И СЛОВЪНЬС<КЪ МЪЖЬСКА⁽⁸⁾. И ПАКЪ ГЛАГО
 10 ЛЕМЪ ЕЛИНСКИ ПАНТА ТА<УТА А СЛОВЪ
 НЬСКИ ВЪСЕ СЕ ПРИД<Е
 НЫ⁽⁹⁾ И ПАКЪ ПАНТА ТА <ЕФНИ ЕЛИНСКИ. А СЛОВЪНЬСКИ
 ВЪСЪ⁽¹⁰⁾ АЗЫЦИ⁽¹¹⁾ НЕ БО <ИЕСТЬ ЛЪЗЪ ВЪСЪДЕ СЪМОТРИТИ ЕЛИНС
 КА⁽¹²⁾ ГЛАГОЛА НЪ РАЗОУ<МА НОУЖДА БЛЮСТИ. ПРИДЕТЬ
 15 БО ДРОУГОИЦИ МЪЖЬСКО <ИМА ГРЪЧЬСКИ А СЛОВЪНЬСКИ ПРИ
 ДЕТЬ ЖЕНЬСКО ДА П<РЪЛОЖЪ>ШЕ <МЪЖЬСКОМЪ ИМЕНЕМЪ. ЪКО
 ЖЕ ЛЕЖИТЬ ГРЪЧ<ЬС>КИ⁽¹³⁾ НА ВЕЛИК<Ъ ИСКАЗЪ ПРИДЕТЬ ПРѢЛО
 ЖЕНИЮ МАЛО ЖЕ СИУЪХЪ ГЛАГОЛЬ ОБРѢТАЕТЬ СЯ О<БАЧЕ>⁽¹⁴⁾
 СЪТЪ. ДА МЫ ДРОУГОИЦИ ОСТАВЪШЕ ИСТОВОКЕ РАЗОУМЪ⁽¹⁵⁾. . . .
 20 ПОЛОЖИХЪМЪ ТЪЖДЕ⁽¹⁶⁾ МОГЪШТЬ. НЕБОНЪ РАЗОУМЪНА⁽¹⁷⁾ <РАД>
 И ПР<Ъ>ЛАГАЕМЪ⁽¹⁸⁾. СКАЗАНИЯ <А НЕ Т>ЪЧ<ИЛЪ⁽¹⁹⁾ ГЛАГО
 <ЛЪ РАДИ ИСТОВЫИХЪ⁽²⁰⁾>.

(1) J. Ex. и всакомоу азыкоу въ инъ прелагаемоу тоже биваетъ. —

(2) Sans doute (иже глаголь обрѣтаеть ся) . . . красьнъ; J. Ex. небонъ иже г(лаго)лъ въ иномъ азыцѣ красьнъ. — (3) Sans doute то въ дроузѣмъ обрѣтаеть ся не) сы; J. Ex. то въ дрѣзѣмъ некрасьнъ. — (4) J. Ex. иже въ иномъ страшнъ, то въ дроузѣмъ нестрашнъ. — (5) J. Ex. иже въ иномъ чьстѣнъ, то въ дроузѣмъ нечьстѣнъ. — (6) Faute pour иномъ, ou graphie moyen-bulgare, avec transfert au locatif du flottement -оумоу : -оמוу du datif. — (7) J. Ex. ажоже се гръчьскыи катраѳос и потамосъ, словѣньскыи жаба и рѣка. — (8) J. Ex. и пакы таласа, имера, анатоли гръчьскыи женьскага имена, а словѣньскыи моужьскаа · море д(ь)нъ въстокъ. — (9) Sans correspondant chez Jean l'Exarque depuis ПАНТА ТА(УТА). — (10) Pour вси. — (11) J. Ex. и пакы г(лаго)лемъ елиньскыи · панъта та езни, а словѣньскыи · вси азыци. — (12) Complété d'après Jean

l'Exarque, et de même la suite. — ⁽¹³⁾ H'inskij ГРЬ(ЧКЫ) ou -Ч(Ь)СКИ. — ⁽¹⁴⁾ Ou ОБАЧЕ НЬ, d'après J. Ex. — ⁽¹⁵⁾ J. Ex. ОСТАВЛѢШЕ ИСТОБОЕ СЛО(ВО), РАЗОУМЪ ИСТОВЪИ (ТОЖДЕ МОГОУЩИ ПОЛОЖИХОМЪ), mais le mot qui manque ne devait pas avoir plus de quatre lettres : lire ИСТЫ? — ⁽¹⁶⁾ Pour ТОЖДЕ, et d'ailleurs le Ъ ne se lit pas sûrement, d'après H'inskij. — ⁽¹⁷⁾ Sans doute faute du manuscrit pour РАЗОУМА J. Ex. : il ne paraît pas possible qu'on ait affaire à un adjectif se rapportant à СКАЗАНИЯ qui suit. — ⁽¹⁸⁾ Sreznevskij ПР(ЕЛА)ГАЕМЪ, mais ЕЛА était complètement illisible pour H'inskij. — ⁽¹⁹⁾ H'inskij (С)КАЗАНИ(А)... (ПЪЧ)... ; lire peut-être ПР(Ъ)ЛАГАЕМЪ (ЕУАНГЕЛЬСКА) КАЗАНИ(Ъ). — ⁽²⁰⁾ J. Ex. НЕБОНЪ РАЗОУМА РАДИ ПРЪЛАГАНЕМЪ КЪНИГЪ СИА, А НЕ ТЪЧЮ Г(ЛАГО)ЛЪ ИСТОВЪИХЪ РАДЪМА; le début de la ligne 22 ressemble à ПРЪЖ, d'après H'inskij.

Car la langue grecque traduite en une autre ne peut pas toujours être rendue semblablement, et cela arrive pour toute langue que l'on traduit. Et souvent le mot qui (se trouve) beau dans une langue (se trouve) ne l'être pas dans l'autre, et celui qui dans l'une est redoutable ne l'est pas dans une autre, celui qui dans l'une est capital ne l'est pas dans l'autre. Et le nom qui est masculin est féminin dans une autre langue, comme en grec ποταμός, ἀστήρ sont des masculins, et en slave рѣка, звѣзда des féminins; et inversement en grec... sont des féminins et en slave... des masculins. Et d'autre part nous disons en grec πάντα ταῦτα..., et en slave БЪСЕ СЕ ПРИДЕ..., et encore πάντα τὰ ἔθνη en grec, et en slave БЪСИ КЪЗЪЦИ. Il n'est pas possible en effet de toujours tenir compte du mot grec, mais il faut garder le sens; car parfois un mot se présentera masculin en grec, et il se présentera féminin en slave, et en le traduisant par un masculin, comme il se trouve en grec, il viendra au grand détriment de la traduction. On rencontre peu de mots de cette sorte, pourtant il y en a; et nous, parfois, nous avons laissé le (mot) exact pour mettre le sens (propre?) qui a la même valeur. Et en effet c'est pour le sens que nous traduisons (les instructions de l'Évangile?), (et non pas) seulement (pour l'exactitude des mots).

Dans les dernières lignes du *Feuillet*, on reconnaît une citation de saint Paul, puis une citation de Denys l'Aréopagite qui se retrouve chez Jean l'Exarque immédiatement avant le passage que nous venons de voir, et dont Jagić (*op. cit.*, p. 322, note 47) a identifié et reproduit le texte grec.

(и томоу ны) оуचितъ (вели)кыи (апосто)
 (а)ъ⁽¹⁾ (всѣхъ баче ж)зыкы⁽²⁾ глаголаъ нь въ (църквы)
 хоштѣ патъ (словесъ⁽³⁾ оумомъ с)бо(имъ) глаголати⁽⁴⁾ д(а и ны)
 25 наоучѣ или⁽⁵⁾ несѣвѣды словесъ (языкы)мъ⁽⁶⁾ и п(а)улюбъ⁽⁷⁾
 оученикъ великъ по ис(тинѣ⁽⁸⁾ глаголетъ реки⁽⁹⁾ кестъ
 бо плода не има⁽¹⁰⁾ акоже м(л)нѣ и крибо⁽¹¹⁾ еже не силъ
 разоумоу. нь глагол(омъ бним)ати⁽¹²⁾ (и се нѣсть)
 свою иже хоштеть божьс(твнѣ) разоу(мѣти. нь иже гла)
 30 сы нагы бнимаютъ и тѣ... дожи до слоух(оу не миноушѣтѣ)⁽¹³⁾

(¹) H'inskij ТЪ, mais c'est sûrement la finale de ΑΠΟΣΤΟΛΩ ou de ΠΑΥΛΩ; I Cor. . XIV. 18-19 πάντων ὑμῶν μᾶλλον γλώσσαις λαλῶ· ἀλλὰ ἐν ἐκκλησίᾳ θέλω πέντε λόγους τῷ νοῦ μου λαλῆσαι, ἵνα καὶ ἄλλους κατηχήσω, ἢ μυριοὺς λόγους ἐν γλώσσῃ. — (²) Faute, ou mauvaise lecture, pour АЗЫКИ. instr. plur. — (³) H'inskij ПАТЬ (Є)... — (⁴) H'inskij (СЛОКО ПРОГЛА)ГОЛАТИ. — (⁵) Calquant ж. pour НЕЖЕ(ЛИ) des traductions vieux-slaves de l'Épître. — (⁶) .. (А МЪ) Srezn'vskij, mais H'inskij conteste le А. — (⁷) H'inskij И П(Ь) .. — (⁸) Très douteux, et le manuscrit doit avoir été mal lu : on attend ВЕЛИКИИ ДИО(НУСИИ). — (⁹) J. Ex. СИЈЕ БО И ДИОНИСИИ СЪВЪ)ТЪИ Г(ЛГО)ЛЕТЪ, РЕКЪИИ; D. nys l'Aréopagite, Περὶ θεῶν ὀνομάτων, IV, 11 : Ἔστι μὲν γὰρ ἄλογον, ὡς ὁ μαι, καὶ σκαῖον τὸ μὴ τῆ δυνάμει τοῦ σκόπου προσέχειν· ἀλλὰ ταῖς λέξεσιν· καὶ τοῦτο οὐκ ἔστι τῶν τὰ θεῖα νοεῖν ἐθελοπόντων ἴδιον, ἀλλὰ τῶν ἥχοις ψιλοῦς εἰσδεχομένων καὶ τοίτουσ ἄχρη τῶν ὧτων ἀδιαβίτουσ. — (¹⁰) Pour ИМЫ, faute ou mauvaise lecture. — (¹¹) J. Ex. ЕСТЬ НЕПЛОДНО, МЪНЮ, ПКОЖЕ И КРИКО. — (¹²) H'inskij НЪ ГЛАГО(Л) .. (О)БРА)ТИ); J. Ex. ИЖЕ НЕ СИЛЪ [И] РАЗΟΥМОУ ВЪНИМАТИ НЪ Г(ЛГО)ЛЪМЪ. — (¹³) J. Ex. И СИА ДАЖЕ И ДО СЛΟΥХОУ НЕ МНИЮЩА; ТЪ est altéré ou mal lu, pour ТЫ ou ТЫА, et l'on peut se poser И Т(ЫА ЖЕ).

(Et c'est ce que nous) apprend le grand (apôtre) : « Je parle les langues (plus que vous tous) : mais dans l'Église j'aime mieux dire cinq mots avec mon esprit, pour en instruire aussi d'autres, que des infinités de mots avec ma langue ». Et le disciple (de Paul), grand en vérité (ou plutôt le grand Denys), (le dit en déclarant : « C'est) en effet (une chose) qui n'a pas de fruit, selon moi. (et fausse, de ne pas être attentif à la valeur) du sens, mais aux mots; (et cela n'est pas) le propre de qui veut comprendre les choses divines, (mais de qui) est attentif à des sons nus, à ces (sons) (qui ne pénètrent que) jusqu'aux oreilles ».

Nous reconstituons donc la plus grande partie du texte du *Feuillet macédonien*, et toute la suite des idées. Nous pouvons maintenant le comparer avec le texte parallèle de Jean l'Évangéliste, et reconnaître lequel des deux est antérieur à l'autre, celui qui a servi de modèle et celui qui n'est qu'une copie.

Le *Feuillet macédonien* est le fragment d'une préface à une traduction en slave des Évangiles. Il s'adresse aux lecteurs, pour légitimer le principe de la traduction, et pour excuser ses infidélités inévitables. L'auteur invoque les traductions antérieures à la sienne, y compris les traductions hérétiques, et il doit s'agir particulièrement de la traduction syriaque des Nestoriens. Il avait traité largement le sujet, puisqu'il renvoie, l. 12, à ce qu'il avait dit antérieurement, et qu'il n'a pu citer le cas spécial et peu recommandable des traductions non orthodoxes que tout à la fin d'un développement sur l'utilité des traductions. Il connaissait donc bien l'histoire des traductions de l'Évangile grec en diverses langues. Pour sa traduction en slave, il déclare l'avoir voulue scrupuleusement littérale, par respect pour le texte sacré, mais

n'avoir pas pu toujours rendre le grec mot pour mot. Il s'en excuse sur son ignorance, selon la formule d'humilité traditionnelle, et, plus sérieusement, sur la différence entre les deux langues. Il a été parfois obligé de rendre un mot par plusieurs, ou de changer le mot qui donnait un autre sens en slave : l. 27-28, *ижеде ли или дьлѣжакє сло(во еъ или) пороуба разоумь*. Il note que des mots correspondants peuvent ne pas avoir la même valeur en deux langues : tel mot est beau (ou convenable) dans l'une, et laid (inconvenant) dans l'autre; tel est redoutable (ou altier, ou simplement imposant, sérieux, *σοβαρός*), et dans l'autre langue ne l'est pas; tel est capital (*κεφαλαῖος*), exprimant une notion essentielle et riche de sens, et ce n'est dans l'autre langue qu'un mot banal. D'autre part, à des masculins peuvent répondre des féminins, et inversement, et il se présente encore d'autres différences grammaticales. Mais c'est le sens qui importe et qu'il faut toujours respecter, et non les mots : saint Paul et Denys l'Aréopagite témoignent que ce n'est pas aux mots qu'il faut faire attention.

On peut s'étonner que l'auteur insiste sur la nécessité de rendre parfois des masculins du grec par des féminins en slave : les différences de genre, entre les mots grecs et leurs équivalents slaves, apparaissent courantes, et ordinairement sans intérêt. Mais il ne parle que de celles qui sont gênantes pour un traducteur de l'Évangile, et c'est pourquoi il ajoute que le cas est rare : l. 18^r, *мало же сиѣхъ глаголь обрѣтаѣтъ сѧ*. Ce sont des difficultés de traduction qu'il a réellement rencontrées : les exemples qu'il en donne sont pris à l'Évangile. Il cite les masculins *ποταμός* et *ἀστήρ*, rendus en slave par des féminins. Il s'agit pour le premier mot de Mat., VII, 25 (27) *καὶ ἦλθον οἱ ποταμοὶ καὶ ἔπνευσαν οἱ ἄνεμοι καὶ προσέπεσαν τῇ οἰκίᾳ ἐκεῖνῃ*, dans la traduction slave и придоу рѣкы и вѣзвѣиша вѣтри и нападѧ на храминеѧ тѧ : ces rivières et ces vents qui se jettent sur la maison bâtie sur le roc ou sur le sable désignent les démons qui assaillent les hommes, et l'on pourrait reprocher au traducteur d'avoir trahi le sens allégorique en introduisant un féminin à la place du masculin. Pour le second mot, c'est Mat., II, 9 *καὶ ἰδοὺ ὁ ἀστήρ, ὃν εἶδον ἐν τῇ ἀνατολῇ, προῖγεν αὐτοῦς*, en slave и се звѣзда, ѣже видѣша на вѣстоуѣ, идѣаше прѣдъ ними : l'étoile est un ange, et il aurait donc mieux valu ne pas interpréter le mot par un féminin. L'auteur ajoute des exemples inverses de féminins grecs auxquels répondent des masculins en slave; les mots sont tombés dans le *Feuillet macédonien*, mais on les rétablit d'après Jean l'Exarque, en

laissant de côté son premier exemple, *θάλασσα* : *морє*, qui n'est pas heureux : 8-9^v и пакы то грѣчскы (иμερα ανατολι женска) имена и словєнскы (и мѣжска днь вѣстокъ). Peut-être sont-ce des mots sans importance et pris au hasard dans le même passage Mat., II (*ἐν ἡμέραις* v. 1), pour montrer seulement que les différences de genre entre grec et slave apparaissent dans les deux sens; mais peut-être le traducteur, qui était évidemment un Grec, concevait-il si bien le « jour », *ἡμέρα*, et l'« orient », *ἀνατολή*, comme des féminins qu'il était gêné d'avoir à les rendre en slave par des masculins; et dans un cas comme Luc, I, 78 *ἐν οἷς ἐπεσκέψατό ἡμᾶς ἀνατολή ἐξ ὕψους*, en slave *въ нѣхъже посѣтилъ кѣтъ насъ вѣстокъ съ вѣше*, il pouvait sentir la substitution de genre comme une inexactitude, si pour lui l'« orient » était la Sagesse, *Σοφία*.

Il fait de même observer qu'au pluriel grec *πάντα ταῦτα . . .*) répond le singulier slave *вѣсе се прид(ε)*, *ου прид(ετ)*. Ceci doit viser Mat., XXIII, 36 *ἔξει ταῦτα πάντα ἐπὶ τὴν γενεάν ταύτην*, et l'on peut alors supposer, pour compléter la lacune de la ligne 10^v, *παντα ταῦτα ижеи множино* « toutes ces choses viendront, au pluriel (*πληθυντικῶς*) »; et en effet l'expression « toutes ces choses » désigne le meurtre des prophètes, etc., puis la vengeance divine, de façon plus précise que « tout ceci » du slave; mais on notera que les manuscrits vieux-slaves de l'Évangile présentent ici le pluriel du grec : *придѣтъ вѣсъ си на родъ съ*. Quant au dernier exemple, le grec *πάντα τὰ ἔθνη* rendu en slave par *вѣси ѡзъици*, il se réfère sûrement à Mat., XXV, 32 *καὶ συναχθήσονται ἔμπροσθεν αὐτοῦ πάντα τὰ ἔθνη, καὶ ἀφορίσει αὐτοὺς ἀπ' ἀλλήλων*, en slave *съберѣтъ сѧ прѣдъ нѣмъ вѣси ѡзъици, и разлѣчитъ ѡ дроугѣ отъ дроуга* : le texte grec indique clairement que *αὐτοὺς* désigne les bons et les mauvais serviteurs de la parabole des talents qui précède, la traduction latine *et congregabuntur . . . omnes gentes, et separabit eos* n'est pas davantage ambiguë, tandis que *ѡ* dans la traduction slave peut être rapporté au masculin *вѣси ѡзъици*, en introduisant l'idée hérétique, et exactement contraire à l'esprit de la prédication évangélique, d'une séparation des peuples en bons et mauvais.

On observe que ces exemples de difficultés de traduction ne sont pas seulement pris à l'Évangile, mais plus précisément aux leçons de l'Évangile qui composent l'Évangélaire, le premier livre traduit en slave : Mat., II, 9, XXIII, 36, XXV, 32, et moins nettement Mat., VII, 25, qu'on retrouve dans le Tétra-

évangile, Luc, VI, 48. Pour Luc, I, 78, ce verset manque dans l'Évangélaire et sa leçon Luc, I, 1-25, 57-68, 76, 80 (Nativité de Jean-Baptiste, 24 juin), mais rien n'indique qu'il soit plus particulièrement visé que Mat., II à propos du désaccord de genre entre *ἀνατολή* et *ἐξετοκῆ*, et, s'il faut supposer une interprétation allégorique de *ἀνατολή*, elle s'inspire plus encore de Zacharie, III, 8 *ἐγὼ ἄγω τὸν δοῦλόν μου Ἀνατολήν*.

Les autres observations de l'auteur trouvent également, mais plus largement, leur application dans l'Évangile vieux-slave. Les périphrases obligées ne sont pas rares, ainsi pour *ὕδρωπικός* rendu par *имы водный трѣдъ* Luc, XIV, 2, que l'Index de Luc, pour se rapprocher du grec, remplace secondairement par le composé artificiel *ководитрѣдокиѣ*. Pour les cas où une traduction littérale est impossible et fausserait le sens, nous citerons, par exemple, dans l'Évangélaire Luc, XX, 47 *οὗτοι λήφονται περισσότερον κρίμα*, interprété en slave par *сии приимаѣтъ оскѣдження бо́льше*, comme en latin par *hi accipient damnationem majorem* : le slave *лихъ* « en excédent, excessif », qui répond au grec *περισσός*, convenait mal ici; ce qui n'empêche que l'on trouve *лише оскѣдження* Mat., XXIII, 14 (lat. *amplius... iudicium*), Marc, XII, 40 (lat. *proximus iudicium*), mais en dehors du *Lectionnaire*, dans la traduction postérieure du *Tétraévangile*. Des différences stylistiques entre les mots convenables ou nobles en grec, inconvenants ou vulgaires en slave, nous ne pouvons pas juger sûrement : il nous manque le sens de la langue vivante à l'époque de la traduction des Évangiles. Mais nous devinons que *πρόρη* avait en slave quelque correspondant direct qui a été soigneusement évité et remplacé par le composé plus décent *любоудѣица*, que *непраздына* en regard du grec *ἔγχεος* est un euphémisme naïf pour un terme comme *бръжда* qui devait se dire grossièrement des femmes et des bestes; et *закидѣти* « envier » ne signifiait que « voir de travers », *неидкидѣти* « haïr » que « ne pas pouvoir voir », très familièrement. Ces observations consignent l'expérience d'un traducteur, et il faut ajouter d'un premier traducteur, qui tire de la langue vulgaire des mots qu'aucun usage littéraire n'a encore anoblis : car dès le moment où *закидѣти*, *неидкидѣти* sont entrés dans la langue écrite, immédiatement leur origine a été oubliée et ils ont pris les sens et les emplois des mots grecs dont ils tenaient la place; la langue d'Église, en les adoptant, a rendu dignes et même solennels des termes de basse extraction. Il en est de même pour les mots appelés à exprimer des notions reli-

gieuses essentielles : ΔΟΥΧЪ « souffle », ΛΟΛΟ « parole » ont pu paraître au début peu qualifiés pour désigner les personnes de la Trinité, l'Esprit, le Verbe; mais dès qu'ils ont été posés et admis comme équivalents de Πνεῦμα et Λόγος, ils sont devenus tout comme les mots grecs des mots « capitaux ».

Ainsi le texte du *Feuillet macédonien* est entièrement logique et plein de sens, et très intéressant par ce qu'il nous apprend sur la traduction slave de l'Évangile. On n'en dira pas autant du texte de Jean l'Exarque. Il est naturel qu'un traducteur de Jean Damascène déclare s'être appliqué à rendre exactement son original, et s'excuse de n'avoir pas toujours pu le faire : plus que tout vocabulaire, celui de la théologie exige la précision, et des difficultés graves peuvent naître de l'emploi de termes inadéquats; on sait que le petit désaccord entre ἐκπορεύεσθαι et *procedere* a contribué à obscurcir et envenimer les discussions sur la procession du Saint-Esprit. Mais quelle importance peut avoir, dans la traduction de Damascène, la question des genres masculin et féminin? Les problèmes qui se posent au traducteur sont autres : constitution d'un vocabulaire technique, création de mots nouveaux et de calques pour rendre les notions que le slave ne savait pas exprimer, assouplissement de la syntaxe et acceptation de tours non slaves pour suivre l'enchaînement savant des mots et des phrases en grec. Ce sont là les difficultés qu'a réellement rencontrées Jean l'Exarque, dont il ne parle absolument pas, et qu'il a mal surmontées : sa traduction n'est pas des meilleures. Pour la gêne qui peut résulter de la différence des genres entre le grec et le slave, elle n'est pas imaginaire, mais elle ne méritait pas d'être mise au premier plan comme le fait maladroitement Jean l'Exarque. Son prédécesseur, l'évêque Constantin, dans sa traduction des *Discours contre les Ariens* de saint Athanase, a été effectivement embarrassé par le genre neutre de ΛΟΛΟ au sens du masculin Λόγος « Verbe », et il traite en partie ce neutre comme masculin, en lui donnant un génitif-accusatif ΛΟΛΕΣΣΕ; il rend ἡ εἰκών par le masculin образъ, mais quand (I, chap. xx) l'« image de Dieu », le Fils, est désignée par Prov., VIII, 30 ἐγὼ ἤμην ἢ προσέχαιρε, pour garder le féminin ἢ = κ νεиже du texte biblique, il doit recourir au féminin икона qui signifie proprement « portrait, icône ». Des cas de cette sorte sont rares et n'ont rien de grave.

D'ailleurs les exemples cités de différences de genre dans le

Feuillet macédonien trouvent leur justification dans l'Évangile, et Jean l'Exarque ne fait que les reproduire en les modifiant malencontreusement. Alléguer, comme masculin répondant à un féminin grec, *μορῆ*, neutre, en regard de *θάλασσα*, est une étourderie que Jagié, grammairien sérieux, ne manque pas de relever (*op. cit.*, p. 325). Et l'exemple *βάτραχος* : *καδα* n'a sûrement rien à voir avec l'exposé de la foi chez Jean Damascène, et ne représente qu'une remarque d'un lecteur slave des grammairiens grecs : Denys de Thrace ajoute aux trois genres le *κοινόν*, comme *ὁ, ἡ ἵππος*, qui est masculin et féminin, et l'*ἐπίκοινων*, comme *ἡ χελιδών, ὁ ἀετός*, qui se disent des mâles et des femelles sans distinction de genre; et l'on sait combien le *γένος ἐπίκοινων* tend à se confondre avec un genre réel dans la conscience des sujets parlants, et qu'il faut faire un effort pour se représenter l'hirondelle autrement que femelle, et pour ne pas faire du crapaud le mâle de la grenouille. Un Slave pouvait être frappé du fait que la grenouille n'était pas de même sexe en grec et en slave; mais ce n'est qu'une curiosité, tandis que la divergence de *ἀστήρ* et de *σεπзда* avait une importance dans la traduction de l'Évangile.

Il est donc sûr que c'est Jean l'Exarque qui imite, et peu judicieusement, l'auteur du *Feuillet macédonien*. Cet auteur antérieur à Jean l'Exarque, esprit logique, lui, et homme savant qui connaît l'histoire des traductions des Évangiles et qui cite Cyrille d'Alexandrie et Denys l'Aréopagite, c'est le traducteur de l'Évangile slave : c'est Constantin-Cyrille. Le pauvre *Feuillet macédonien*, abominablement mutilé, représente un document de prix : il nous conserve une partie de la préface de Constantin à son Évangélaire. Nous en avons sans doute un écho au chapitre xvi de la Vie de Constantin : les Vies de Constantin et de Méthode ont utilisé des documents qui remontaient aux deux apôtres des Slaves. Dans sa longue réponse aux partisans de l'«hérésie des trois langues», Constantin invoque, non seulement les versets I Cor., XIV, 18-19 comme dans sa préface, mais presque tout le chapitre xiv de l'épître; et il cite Marc, XVI, 15-17, texte auquel, nous l'avons vu, il devait être fait allusion dans les premières lignes du *Feuillet macédonien*. L'énumération des peuples chrétiens qui possèdent des langues sacrées, Arméniens, Perses, etc., doit répondre à celle des traductions en diverses langues des Évangiles, orthodoxes et hérétiques, qui se trouvait sûrement dans le développement qui nous manque. Selon toutes vraisemblances, cette préface n'a pas été seulement pensée, mais

aussi écrite en grec : elle n'était pas destinée aux Slaves de Moravie, mais à des lettrés de culture grecque qui s'intéressaient aux Slaves et à leur évangélisation. Elle a été bientôt traduite en slave, en une traduction littérale assez gauche et embarrassée d'hellénismes, et c'est le texte slave qu'utilise Jean l'Exarque : bien qu'il modifie volontairement son original, il s'accorde trop bien avec lui pour qu'il y ait doute sur ce point. Comparons par exemple, dans la citation de Denys l'Aréopagite, l. 28-29 (и се нѣсть) скою иже хощеть божьс(тѣнаѣ) разоу(мѣти) et J. Ex. и се нѣсть скою (и)же б(о)ж(ь)ствѣнаѣ хощать разоумѣти, en regard de καὶ τοῦτο οὐκ ἔστι τῶν τὰ θεῖα νοεῖν ἐθελόντων ἰδίου, et en tenant compte du fait que les deux textes slaves nous sont transmis par des manuscrits fautifs, et que les singuliers хощеть . . . вѣнимають du *Feuillet macédonien* peuvent être remaniés de pluriels.

Dans sa préface, Jean l'Exarque nomme tout d'abord Constantin, l'inventeur des lettres slaves et le traducteur d'un recueil de leçons de l'Évangile et des Épîtres : и отъ евангелиѣ и ап(о)с(то)ла прѣлагаѣ изборъ. Il mentionne ensuite Méthode, qui aurait traduit « tous les 60 livres canoniques », mais il ne parle de l'œuvre de Méthode que par oui-dire (также слышаахъ), c'est-à-dire qu'il ne fait que reproduire l'indication invraisemblable fournie par la Vie de Méthode, chap. xv⁽¹⁾. Puisque les livres canoniques étaient traduits, il se propose de s'attaquer aux « commentaires des docteurs (de l'Église) » : d'après les termes qu'il emploie, оучительскѣмъ сказаниѣмъ готока прѣложити, il avait tout prêt, c'est-à-dire copié en grec, un recueil de textes, et le premier qu'il en traduit est un traité de Jean Damascène. Pour expliquer qu'après avoir beaucoup hésité il a entrepris cette tâche, sur les instances du moine Doks, afin de ne pas se soustraire à son devoir et malgré la conscience qu'il a de son insuffisance, il reproduit en entier la parabole des talents, Mat., XXV, 14-30 : c'est une longue citation, un peu libre, de l'Évangélaire de Constantin. Puis il s'excuse des infidélités de sa traduction,

(1) Il doit s'agir du lectionnaire, avec les péricopes de toute l'Écriture sainte, dont les missels glagolitiques croates nous conservent les leçons. Il est curieux que Jean l'Exarque, écrivant en Bulgarie, soit renseigné de façon si imprécise sur l'œuvre de Méthode : elle servait en Pannonie (Moravie et Croatie), et c'est une des preuves du développement parallèle, à l'époque du vieux slave, de deux slavons, le moravo-pannonien et le bulgare-macédonien, qui communiquaient entre eux mais étaient distincts, comme plus tard le slavon bulgare et le slavon russe.

et alors il utilise la préface de Constantin en l'adaptant, en remplaçant par exemple прѣлагаемъ (евангелъска) казаниѣ) l. 21^r par прѣлагаемъ кѣнигы сѣа, et en la modifiant quelque peu.

Pour comprendre et juger la préface de Jean l'Exarque, il nous faut un peu oublier l'image traditionnelle de ce haut prélat de l'Église bulgare, le vénérable vieillard dont Cosmas, vers 972, faisait le symbole toujours vivant de la grandeur de la Bulgarie⁽¹⁾, l'écrivain que Kalajdovič a révélé à l'admiration des slavistes modernes⁽²⁾. La traduction de Damascène est sa première œuvre, écrite avant 915, et Jean n'est pas encore exarque, il n'est pas encore prêtre. Le moine Doks, pour l'encourager à écrire, lui dit : « Pour un prêtre (попъ), quelle autre œuvre y a-t-il que l'enseignement? Et puisque tu as pris cette carrière, c'est cette œuvre que toi aussi tu dois faire ». Ceci indique clairement que Jean est entré dans les ordres, pour devenir prêtre, mais qu'il n'est pas encore question de lui donner le titre de презвѣтеръ⁽³⁾. Il est jeune, et il est même permis de dire, quand il cite морѣ comme exemple de masculin, que c'est un jeune étourdi. Il sort de l'école grecque, il a ses livres d'étude, les copies qu'il a prises des auteurs classiques, Jean Damascène, saint Basile. Il est plein de zèle, et il veut continuer l'œuvre des apôtres des Slaves. Comme son prédécesseur — qu'il ne nomme pas — Constantin le prêtre, puis évêque, il se réclame de Constantin le Philosophe, et il met son premier ouvrage sous son patronage : il place son nom, et un bref éloge de son œuvre, au début même de sa préface. Mais il a appris à l'école l'art d'écrire, le principe hérité de l'ancienne sophistique de procéder par allusions transparentes, sans désigner directement les choses : la plus grande partie de sa préface est faite d'emprunts à Constantin, mais il le cite sans le nommer, et en le modifiant volontairement. Il paraît récrire la parabole des talents, mais en suivant de si près le texte de Constantin qu'on voit bien qu'il veut le suggérer : s'il n'avait pas eu cette intention, il n'aurait pas appuyé d'une lourde citation de plus d'une page le thème extrêmement banal du talent qu'il faut faire fructifier. Ses lecteurs reconnaissaient sans peine ses

⁽¹⁾ H.-C. Puech et A. Vaillant, *Le traité contre les Bogomiles de Cosmas le Prêtre*, pp. 20-23.

⁽²⁾ Voir l'article de G. A. Il'inskij dans la *Revue des Études slaves*, IV (1924), pp. 199-207.

⁽³⁾ Pour le titre de попъ, que d'ailleurs Doks n'attribue pas expressément à Jean, il peut désigner un diacre ou un sous-diacre, cf. F. Dvorník, *Les légendes de Constantin et de Méthode*, p. 66.

emprunts à l'Évangélaire et à sa préface, et devaient admirer son ingéniosité à les déguiser tout juste assez pour leur donner le plaisir de les découvrir, et à invoquer l'autorité de Constantin sans prononcer son nom.

Ainsi Jean l'Exarque avait en mains un exemplaire de l'Évangélaire de Constantin, *отъ евангелиа . . . изборъ*, pourvu de sa préface. Cette préface, trop savante, n'avait pas de raison d'être dans les exemplaires destinés à l'usage courant de l'Église slave, et elle a généralement disparu : il n'y avait plus à légitimer la traduction de l'Évangile en langue slave, et le débat sur les « trois langues » était oublié. On y trouve des renseignements précieux sur l'œuvre de traducteur de Constantin, sur sa méthode de traduction littérale mais non mécanique, sur les difficultés auxquelles il s'est heurté, sur ses scrupules de chrétien et de théologien, sur son érudition. Il n'était pas douteux qu'il avait traduit sur le grec; mais il se confirme qu'il tenait compte des traductions en d'autres langues. Il n'a évidemment pas utilisé les traductions en arménien, en gotique, en sogdien, etc., chez les nombreux peuples chrétiens qu'énumère le chapitre xvi de sa Vie : il savait qu'elles existaient, il avait pu, comme bibliothécaire du Patriarcat, en manier la collection, mais il ne lisait pas ces langues. Il faut en dire autant des traductions syriaques : s'il est sûr qu'il avait appris l'hébreu, ce que sa Vie raconte de sa connaissance du samaritain et du syriaque relève de la légende hagiographique⁽¹⁾. Mais il a mis à profit la Vulgate latine : elle l'aider à résoudre ces difficultés de traduction qu'il signale; sous cette forme et dans ces limites, des emprunts à la traduction de saint Jérôme se reconnaissent dans l'Évangile vieux-slave, comme dans le Psautier⁽²⁾.

Sur la langue de Constantin, sa préface nous fournit une donnée : il n'admet pas comme slave le tour grec du pluriel neutre des pronoms employés absolument, et il se déclare obligé de traduire *πάντα ταῦτα (ἡξε)* par *всѣ се (прилетъ)*. Cette règle n'a pas été observée par ses continuateurs, et c'est sûrement pourquoi Jean l'Exarque supprime l'exemple qu'il en donne : nous trouvons dans les manuscrits de l'Évangile *всѣ си* dans le passage qu'il doit viser, Mat., XXIII, 36, et ailleurs un flot-

(1) *Revue des Études slaves*, XV, pp. 75-77.

(2) *Revue des Études slaves*, XXIII, pp. 170-171.

ment du singulier et du pluriel. Ainsi la traduction initiale de Constantin a été remaniée⁽¹⁾, et certains des hellénismes de l'Évangile vieux-slave ne lui sont pas imputables⁽²⁾. Nous avons signalé aussi la divergence entre *ослѣдениѣ болѣше* de l'Évangélique, qui répond au latin *damnationem majorem*, et *лише ослѣдениѣ* du Tétraévangile, qui calque le grec *περισσότερον κρίμα*.

Dans la citation de I Cor., XIV, 19, la traduction *или не събѣды словесъ* de *ἢ μῦθους λόγους* est indépendante des deux traductions vieux-slaves des Épîtres, *неже(ли) тѣмъ словесъ*, bien que ce verset figure dans les leçons de l'Apostolaire, traduit par Constantin selon le témoignage de la Vie de Méthode et de Jean l'Exarque. On n'en peut pas tirer de conclusion : le texte slave de la préface ne doit pas remonter à Constantin, nous l'avons vu, et les citations des Épîtres sont ordinairement plus libres que celles de l'Évangile ou du Psautier.

Versailles, décembre 1947.

⁽¹⁾ Chrabr nous renseigne de même sur le remaniement de l'alphabet de Constantin : *аще ли кто речеть яко нѣсть оустроиѣ добръ понеже съ пострапѣтъ и еше* « ou si quelqu'un dit qu'il n'a pas bien arrangé (les lettres, писмена), puisqu'on en refait encore l'arrangement... ».

⁽²⁾ Ce n'est pas dans l'Évangile de Nikolja, comme représentant de la tradition occidentale, qu'il faut chercher le texte primitif : ce manuscrit n'apporte qu'un texte tardif, et plus fortement révisé sur le grec que celui de l'Assemanianus ou de l'Évangélique d'Ostromir.